

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 70 (1982)

Heft: [12]

Artikel: 1912-1982 : 70 ans de combat féministe : où en sommes-nous aujourd'hui ?

Autor: Berenstein, Jacqueline / Bugnion-Secretan, Perle / Chaponnière, Corinne

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-276661>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Où en sommes-nous aujourd'hui ?



Comment peut-on être féministe aujourd'hui ? Chacune à sa manière. Pour ce numéro de Noël, l'équipe de rédaction a remplacé la petite fête autour du sapin par une réflexion sur le sens du féminisme et ce que ce mot signifiait pour chacune d'entre nous.

Silvia : Quelles que soient ses origines et ses options fondamentales, tout mouvement féministe est un mouvement d'ordre politique dans la mesure où son champ d'action n'est autre que celui de l'organisation de la société et des rapports de pouvoir qui en régissent le fonctionnement. Il existe, certes, des formes de féminisme préoccupées principalement par des aspects de l'émancipation féminine sur lesquels le contrôle de la collectivité semble avoir peu de prise, notamment la revalorisation de l'identité biologique des femmes et leur épanouissement sexuel. Il ne faut pas oublier cependant que l'individuel est profondément incrusté dans le social, qu'il le conditionne et en est conditionné. Il n'est pas politiquement indifférent que les femmes vivent le fait d'avoir des règles comme une malédiction ou comme un privilège ; quant à la pleine conquête, par les femmes, du « droit au plaisir », elle est plus étroitement liée qu'on ne le suppose à celle du droit de vote, du fait que les relations de domination qui s'établissent dans une sphère de l'existence ne peuvent pas rester sans influence sur les autres sphères.

Martine : Traditionnellement, l'apanage des femmes est la sphère privée, le foyer. Mais elles se confrontent toujours plus à la sphère publique en tant que travailleuses, et à la sphère politique en tant que citoyennes actives ou féministes. L'imbrication entre le privé et le politique se constate dans la manière dont beaucoup de femmes deviennent féministes et se perçoivent, dès lors, en tant que sujet collectif. Abandonnée, exténuée par la double journée, flouée d'une pension alimentaire, avortée, battue, violée ou simplement « mal dans sa peau », la femme qui, parce qu'elle est femme uniquement, se heurte au mépris de son être, entre dans le douloureux cheminement de la prise de conscience.

Si l'on ne sait plus très bien, aujourd'hui, quelle est la réalité que recouvre le mouvement féministe, s'il est à la fois partout et nulle part, on peut en tout cas en donner, dans l'incertitude, une définition minimale : le mouvement féministe est fait de toutes les femmes qui ont pris conscience que la discrimination sexuelle en leur défaveur n'était pas naturelle, mais sociale, et qui se donnent les moyens collectifs d'y faire face. Mais au-delà de cette définition, des féministes radicales aux associations féminines traditionnelles, la distance est si grande qu'on est en droit de se demander s'il est possible de se réclamer du même mouvement. Les unes et les autres s'accordent d'ailleurs souvent à dire qu'elles n'ont rien à voir entre elles. On peut, certes, regretter une telle division de forces déjà faibles en soi, mais il est inutile de s'apesantir là-dessus ; tout diffère : conception sociale et économique de la « bonne » société, moyens d'action externe que l'on se donne pour y parvenir, fonctionnement interne.

Simone : Cette diversité du féminisme n'est pourtant pas nouvelle. Au cours du temps et selon les pays, le contenu de la lutte n'a pas cessé de varier : le droit de propriété, droit à l'éducation, droits civiques, droit au travail, droit à la « maternité consentie » ont, tour à tour, dominé les revendications féministes. Malgré cela, il n'y a pas, à mon avis, de féminismes (au pluriel), il n'y a pas d'ancien et de nouveau féminisme, il y a le féminisme. Celui de Mary Wollstonecraft, celui d'Olympe de Gouge, celui de Maria Deraisme, celui de Nelly Roussel, celui d'Emilie Gourde, celui de Maria de Lurdes...

Féminisme ! Le mot est assez récent (c'est Alexandre Dumas fils qui l'aurait utilisé pour la première fois), mais l'attitude féministe, la lutte féministe, la recherche d'une plus grande justice qu'il implique, d'une égalité de droits entre l'homme et la femme, tout cela existe depuis des siècles.

Je me sens solidaire de la châtelaine Eléonore (de Beauvais) qui, au XIII^e siècle, défendait son « droit d'arrêt dans toute la ville », droit dont l'évêque voulait la déposséder. Je me sens solidaire des déléguées anti-esclavagistes américaines, qui, lors d'un congrès à Londres, au début du XIX^e siècle, se virent refoulées à l'entrée de la salle et reléguées dans les tribunes du public (ce fut leur prise de conscience féministe, elles

Le féminisme : privé ou politique ?

Pour moi, le féminisme est porteur d'un défi fondamental, dans la mesure où ses revendications visent à une profonde mutation entre hommes et femmes d'abord, entre l'individu et la société ensuite. (Edwige)

Je pense qu'il n'y a pas de féminisme sans solidarité... Je devrais dire sans « sororité ». Car toutes nous ajoutons à nos expériences vécues une expérience collective, celle de notre lointaine matrice commune, notre héritage culturel, que nous commençons seulement à redécouvrir. (Jacqueline)

La diversité du féminisme

Car la première étape de toute libération, c'est la prise de conscience. Celles qui ont « pris conscience » sont les femmes qui, lorsqu'elles décrivent certaines situations vécues, parlent d'injustice ou de scandale et non plus de résignation ou de fatalité dues à leur condition féminine. (Jacqueline)

En plus de la diversité du féminisme, il y a la spécificité du féminisme : peut-on assimiler la lutte des femmes à toutes les luttes des « dominés » contre les « dominants » ? Peut-on assimiler la condition des femmes à toutes les autres conditions d'opprimés, classe, peuple ou race ? Je ne crois pas. Contrairement aux autres luttes, il se superpose à la relation de domination entre hommes et femmes des relations affectives sur le plan individuel : toute la lutte féministe en est changée, c'est là sa spécificité irréductible. (Corinne)

devinrent suffragettes). Je me sens aussi solidaire de ces femmes du passé que des travailleuses qui accomplissent le même travail que certains de leurs collègues pour un salaire inférieur. Il y a donc, à mon sens, un seul féminisme qui est recherche d'harmonie, de partage.

Martine : Pourtant, lorsque je me trouve confrontée à des femmes âgées entre 18 et 23-24 ans qui considèrent mon militantisme comme un combat d'arrière-garde, je suis parfois tentée de leur donner raison, tant elles semblent se demander de quoi je parle, ou plutôt, tant je vois qu'elles estiment que je suis restée au passé et que je ne connais pas la manière de vivre des jeunes d'aujourd'hui.

Simone : Bien sûr, la condition de la femme s'est considérablement améliorée — pensez à ces vingt dernières années en Suisse : le progrès est palpable... mais tout n'est pas encore conquis ! Il reste des inégalités à corriger dans nos lois et bien des réticences ou des préjugés ancrés dans les mentalités. Il existe aujourd'hui de plus en plus de milieux, de professions, de lieux de travail, de groupes d'âge où il n'y a pas de sexisme — c'est la raison pour laquelle tant de jeunes filles, tant de femmes et d'hommes nous disent que nous voyons des problèmes là où il n'y en a plus : ces lieux privilégiés existent, c'est vrai. Mais ce sont des *taches claires* dans la carte géographique de notre société, à côté desquelles il reste bien des points sombres qui justifient la poursuite de notre lutte. Le féminisme n'est pas dépassé.

Edwige : La cause même du féminisme est, en effet, éternelle et universelle : dans les sociétés patriarcales de type capitaliste ou socialiste, les femmes ont toujours été opprimées, et leur oppression a été banalisée. L'organisation sociale, divisée en hommes biologiques et en femmes biologiques, privilégie les valeurs du premier groupe au détriment de celles du second. Mais ce sont ces valeurs qu'il faut remettre en cause et à cet égard, je pense que ni le suffrage, ni l'égalité des droits, ni l'égalité des chances, ne permettra à la femme d'accéder au pouvoir si celui-ci est, dans sa finalité, considéré comme masculin. Car le pouvoir est masculin, comme le monde est masculin. Je pourrais faire mienne la devise de Charlotte Perkins-Gilman qui dit que « ce n'est pas moi qui suis féministe, mais le monde qui est masculiniste ». Il suffit d'ouvrir un manuel d'histoire pour constater qu'y figurent uniquement les « hauts faits » guerriers, diplomatiques ou commerciaux. Pourtant, l'histoire englobe l'humanité toute entière et celle-ci comprend, jusqu'à preuve du contraire, les hommes et les femmes. Or, le « fait féminin » y est occulté, comme il l'est dans les sciences (qu'aurait fait Marie Curie sans son génial époux ?), dans la religion et même dans la grammaire, où le féminin se définit par rapport au masculin, norme exclusive, abusive et universelle. Nous avons dû emprunter, pour entrer dans le monde des hommes leurs propres valeurs, reconnues comme seules acceptables. Nous ne nous y sommes donc pas exprimées en tant que femmes, mais en tant « qu'êtres neutres ». C'est la raison pour laquelle notre instruction n'a pas changé grand chose dans ce monde là : nous n'avons pas osé remettre le système en question, parce que nous vivons notre féminité comme un handicap, une infériorité.

Jacqueline : Mais pour que cesse cette « infériorité », il faut l'égalité ! L'égalité, et non la complémentarité entre hommes et femmes, car c'est justement dans l'idée de complémentarité que l'on trouve la notion d'infériorité. L'égalité des droits et devoirs, et non des privilèges.

Dans le travail, dans la famille, je suis contre les rapports de domination, contre la structure hiérarchique de la famille où la femme doit être dévouée, soumise *car* inférieure. Pour le féminisme, cette vision de la femme s'appelle sexisme, patriarcat, machisme... ▶

Je ne suis pas d'accord de nier la différence entre les féminismes, entre l'ancien et le nouveau, entre ceux de chaque époque. J'estime que de nos jours, on ne peut plus être vraiment féministe sans envisager un projet global de société, soit une société radicalement différente, dans ses structures et ses options, de celle où nous vivons ; cela était possible il y a 30 ou même 20 ans, cela ne l'est plus. (Silvia)

Comme dit Christine Delphy : « Le chemin parcouru peut être mesuré par la distance qui sépare le « Je ne suis pas féministe, mais... » de l'avant 70, du « Je ne suis pas phallocrate, mais... ». (Martine)

Les progrès : des taches claires

C'est vrai : il suffit de voir les malaises, les culpabilités, les déprimés que traversent les femmes qui tentent de concilier leurs rôles de mère, d'épouse, de ménagère et de travailleuse pour se rendre compte que tant que la question des rôles sexuels n'est pas au moins admise comme une question fondamentale, sinon soluble, le combat féminin demeure d'avant-garde. (Martine)

L'égalité pour quoi faire ?

Si j'avais vécu au moment de la révolution industrielle, je me serais dit qu'à coup sûr la mécanisation du travail effacerait les discriminations entre hommes et femmes. La force physique n'a-t-elle pas justifié longtemps la répartition des tâches selon les sexes ?

... Je me serais trompée. On a trouvé, depuis, d'autres justifications. Et aujourd'hui, je ne crois plus que la révolution électronique changera la face du monde en ce qui nous concerne... (Corinne)



1928 : des féministes marchent vers le Palais fédéral.



1980 : des féministes manifestent devant le Palais fédéral.

Le style a changé. Les revendications aussi. Et le féminisme... ?

Mais je rejoins Edwige dans l'idée qu'au-delà de l'égalité de valeur entre l'homme et la femme, il y a une spécificité de la femme. L'inégalité génétique qui attribue à la femme vingt-trois paires de chromosomes XX, et au mâle 22 paires de chromosomes XX et une vingt-troisième XY, donne à la femelle, disent les biologistes, plus de possibilités d'« informations ». Je pense que la femme, en tant que femme, a quelque chose de nouveau à apporter à notre société masculine caractérisée par le rendement, la compétition, la violence, la force. Avec plusieurs sociologues ou économistes (Gorz, Touraine, Garaudy, etc.), j'espère que les qualités attribuées jusqu'ici au monde féminin — réciprocité, tendresse, gratuité et amour de la vie sous toutes ses formes — prendront la suprématie dans l'ensemble de l'organisation sociale sur les valeurs jusqu'ici dominantes du monde masculin — rendement, violence, lutte pour la vie... C'est la qualité de la vie qu'il faudrait améliorer, et non son propre pouvoir de domination qu'il faut chercher à augmenter !

Corinne : Si les hommes et les femmes étaient identiques, l'égalité ne serait qu'une question de justice (avant que le féminisme se préoccupe de la différence, cela a d'ailleurs été son principal argument). Mais je crois de plus en plus, aujourd'hui, que l'égalité a un autre enjeu, précisément parce que les hommes et les femmes ne sont pas identiques. L'égalité demeure bel et bien une question de justice, dans son principe, et dans son application. Mais on peut d'ores et déjà entrevoir une troisième « phase » de l'égalité où celle-ci ne serait plus un but mais un moyen : où il ne s'agirait plus seulement de justice mais d'équilibre : phase dans laquelle on verrait les effets de l'égalité, ses conséquences dans l'organisation même de la société.

Si la psychanalyse dit vrai (et avant elle la mythologie), Eros et Thanatos se font la vie dure sur la terre, l'une pulsion d'amour, de vie et d'union, l'autre pulsion de mort et de destruction. Or, je crois que ces deux forces ont été distribuées assez inégalement entre les femmes et les hommes, quand bien même elles peuvent exister chez les uns et les autres. L'égalité, alors, pour quoi faire ? Pour équilibrer les parts d'Eros et de Thanatos dans les décisions qui scellent l'avenir du monde ; pour que l'instinct de vie tempère l'instinct de mort ; pour qu'à défaut que le premier puisse l'emporter sur le second, les deux au moins soient en présence, soient toujours confrontés. Il ne peut en ressortir que plus d'harmonie.

Jacqueline : La liberté de l'être humain est encore un autre enjeu du féminisme : le féminisme est une lutte pour que chaque femme puisse être elle-même avec les potentialités d'épanouissement qui lui sont propres. C'est pourquoi mon féminisme s'inscrit dans un courant autogestionnaire, c'est-à-dire que chacune doit se prendre en charge elle-même. C'est à cela que visent les groupes de conscience. C'est cela que revendiquent les féministes dans le droit à l'avortement, qui n'est autre que la responsabilité de son propre corps.

Dans cette ligne autogestionnaire, le partage des rôles va de soi, mais n'est pas primordial. Une mère de famille, une ménagère peut parfaitement s'épanouir et être heureuse dans son rôle de femme au foyer si elle l'a choisi et si elle a pris conscience que ce rôle non partagé correspondait à ses potentialités... et que sa dépendance économique ne soit pas vécue comme une entrave à sa liberté.

Corinne : Un des apports du féminisme est d'avoir systématiquement substitué au singulier « la femme » le pluriel « les femmes » pour affirmer toujours leur diversité. Sous l'apparence d'un détail insignifiant, cette petite modification est lourde de sens puisque c'est bien de liberté, là encore, qu'il s'agit. Réduire l'ensemble de la gent féminine au

Je n'aime pas le terme de « spécificité » (toujours appliqué aux femmes), parce qu'il manque singulièrement, à mon goût, de réciprocité... Il y a quelque chose là-dedans qui fait croire que nous sommes « spéciales » par rapport à autre chose, à une norme, celle-ci n'ayant rien de spécifique... Ce terme n'a pu surgir que parce qu'on a confondu la « spécificité » masculine avec la normalité. Pour moi, une spécificité + une spécificité, ça s'appelle une différence... Le mot fait-il donc peur ? (Corinne)

D'accord pour la « différence » : mais que l'on reconnaisse aussi qu'il peut exister en chaque être des attributs de « l'autre » : qu'on cesse de se moquer de x % masculin chez la femme et du x % féminin chez l'homme, « quelle hommasse », « quelle poule mouillée », etc. (Edwige)

D'accord sur l'apport spécifique des femmes à la société, sur leur différence, mais sans jamais oublier de préciser que si les femmes sont historiquement dépositaires de certaines valeurs, il n'y a pas de raison pour qu'elles en gardent la propriété exclusive quand la situation historique évolue. Le droit à la différence, je le situe plus au niveau des individus qu'au niveau des sexes. (Silvia)

Liberté de choix...

Autogestion sur le plan collectif : sur le plan individuel, c'est l'autonomie. Sans autonomie, les femmes n'auront jamais de choix : l'une et l'autre vont de pair. J'ai vu des situations presque sans issue, faute d'avoir les armes nécessaires pour affronter l'indépendance. Quel choix peut-il y avoir dans la maternité si le principe d'auto-responsabilité des femmes n'est pas acquis ? Quel choix a la ménagère de son avenir, si elle n'a



Ms, avril 1981

prototype de la Femme, c'est justifier qu'on lui attribue des rôles, des fonctions typiques eux aussi : en résumé, le choix entre la femme épouse et mère ou la femme séductrice, « l'idéal féminin » comprenant, bien sûr, les deux à la fois... Et la femme célibataire ? Et celle qui ne peut, ou ne veut avoir d'enfant ? Et celle qui ne peut, ou ne veut jouer de séduction avec l'homme ? A la femme, la contrainte maternité-beauté : aux femmes, au pluriel, revient la jouissance de la diversité, la liberté d'être, de leur choix, ce qui leur plaît.

Je n'exclue pas, bien au contraire, l'existence de contraintes propres au rôle des hommes... mais à la différence des femmes, ils ne s'en sont guère plaint jusqu'à nos jours : il doit bien y avoir une raison...

Jacqueline : Je suis pour un féminisme qui désire instaurer la collaboration, dans l'égalité, de l'homme et de la femme. C'est pourquoi, je suis contre ceux qui veulent protéger la femme au travail, lui interdire le travail de nuit, par exemple. Je dis oui au travail de nuit des femmes et des hommes, dans la mesure où il ne peut pas être supprimé car nuisible pour la santé des hommes comme des femmes.

Je suis pour la participation des femmes à un service civil. Je suis pour l'égalité dans l'éducation : travaux manuels, couture, cuisine pour les garçons comme pour les filles. Je suis pour des classes mixtes, seule façon de réaliser l'égalité dans l'enseignement. L'égalité dans la promotion professionnelle signifie que l'on favorise la promotion des femmes en développant les aménagements sociaux (crèches, temps partiel, etc.). Mais je suis contre toute forme de discrimination « à rebours » : contre le système qui veut qu'un employeur soit « payé », par exemple, s'il engage une femme plutôt qu'un homme, et dans la même perspective, contre un quota féminin obligatoire sur les listes électorales.

Martine : Je ne serais pas aussi catégorique sur la discrimination positive. Sur un plan plus général, il s'agit simplement pour un employeur de choisir une femme si, à compétences égales, des hommes et des femmes briguent le même poste. Pour renverser les traditions séculaires qui veulent que lorsqu'il y a un choix de candidats, ce sont les hommes qui priment, je pense que pendant quelque temps, la discrimination positive doit entrer en vigueur, même si sur un plan éthique, elle est difficilement justifiable. Pour qu'il y ait collaboration dans l'égalité, il faut d'abord qu'il y ait égalité réelle.

Je crois que si les hommes ont peur des féministes aujourd'hui, comme hier d'ailleurs, ils ont raison. Car construire une société plus juste signifie bien leur enlever des privilèges qu'ils s'étaient acquis. Encore enracinée dans les consciences, la supériorité du mâle sera longue à extirper des esprits, masculins et féminins. Le combat légal touchera, une fois ou l'autre, à sa fin (quoique l'avortement...) mais celui des mentalités n'est pas près d'aboutir.

Perle : Pour moi, le féminisme, en Suisse, est inséparable du système politique que connaît notre pays. Les femmes ont acquis par voie constitutionnelle et démocratique les droits politiques et la reconnaissance du principe de l'égalité des droits entre hommes et femmes. Elles disposent maintenant des moyens nécessaires pour obtenir les réformes qu'elles souhaitent, comme la révision du Code Civil sur les effets du mariage, ou l'application de l'égalité de salaire pour un travail de valeur égale. Les processus sont lents, mais c'est par eux qu'on arrive à ce consensus de l'opinion publique qui est la base de notre système. Les femmes doivent apprendre à se servir des moyens dont elles disposent (élections des femmes dans les législatifs et exécutifs à tous les niveaux, initiatives parlementaires ou populaires, action dans les partis ou les syndicats, actions juridiques, etc.)... en maintenant, par-delà la diversité des féminismes d'aujourd'hui, la

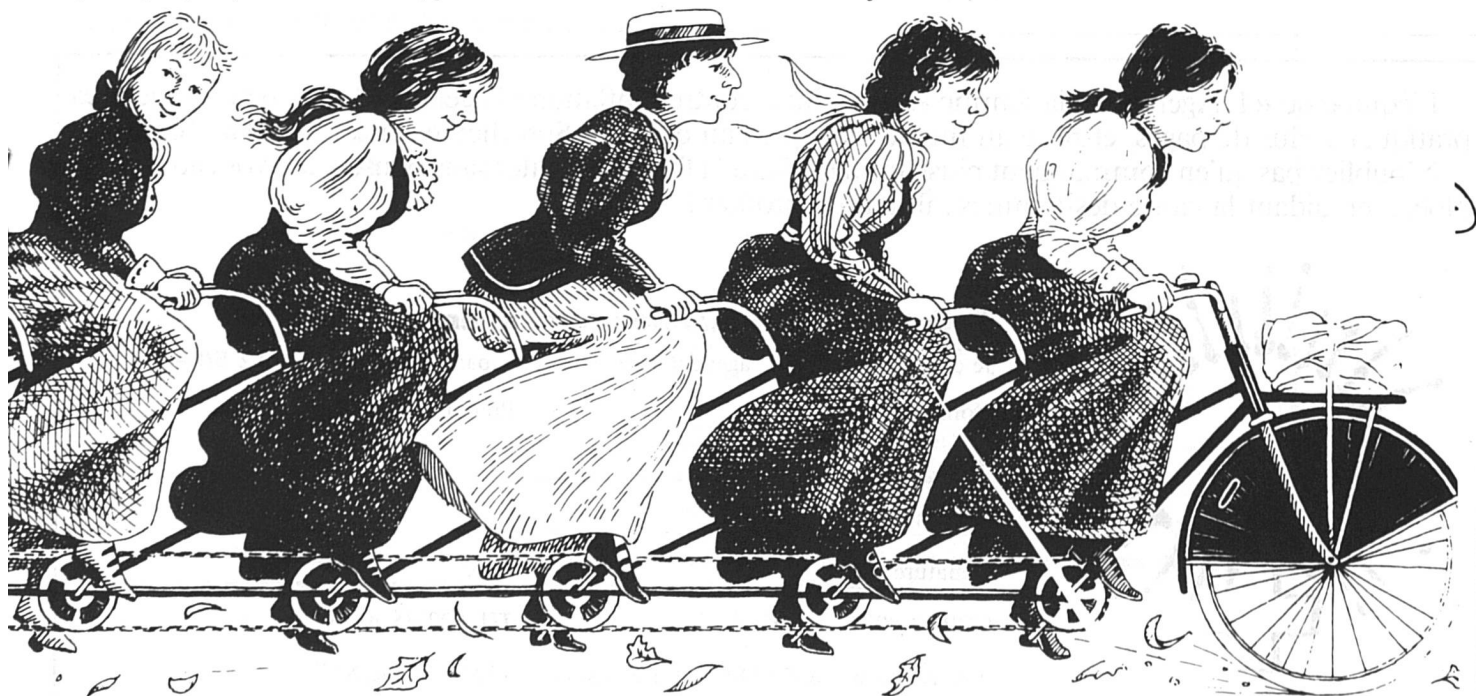
pas les moyens de son indépendance ? La contraception et l'avortement d'une part, la formation d'autre part restent des thèmes centraux du féminisme parce que, sans eux, on ne peut parler d'autonomie, on ne peut parler de choix. (Corinne)

Stratégies : collaboration... ... ou combat ?

Je crois que la collaboration est une affaire de relations privées, et le combat une affaire de groupes sociaux. C'est sur la base des rapports de force au niveau social que peut s'instaurer une collaboration, par exemple au niveau du couple. (Silvia)

Le féminisme en Suisse

Pragmatique, je défends une politique du possible, une politique qui, dans le cadre de nos institutions démocratiques, amènera une transformation de la société et un changement des mentalités... Dans ce sens, mon féminisme est réformiste et non révolutionnaire. Le débat sur l'avortement constitue un bon exemple des différentes positions féministes. Il y a celles qui idéologiquement sont pour la solution des délais. Il y a celles qui idéologiquement sont pour la décriminalisation complète de l'avortement. Et parmi celles-ci, il y a celles qui par pragmatisme se rallient finalement à la solution des délais parce que la seule possible, en Suisse, aujourd'hui. (Jacqueline)



solidarité féminine, seule efficace à long terme. Dans ce sens, les organisations féminines me semblent toujours utiles pour favoriser le pluralisme, encourager les initiatives, développer les contacts personnels, notamment avec les femmes non inscrites dans les partis, etc.

Silvia : Si la première revendication du féminisme, en Suisse comme ailleurs, a été et est encore celle de l'égalité des droits, encore faut-il donner une suite à l'histoire. C'est celle d'Helveticus et Helvetica, qu'on pourrait raconter comme ceci :

Au début, Helveticus avait deux belles pièces d'or, et Helvetica n'en avait aucune (c'est un fait connu, en effet, que le non-droit de l'un engendre un surplus de droits chez l'autre). Sur les instances polies mais fermes d'Helvetica, Helveticus s'est décidé à aller à la banque et à changer sa deuxième pièce d'or en menue monnaie ; ainsi peut-il désormais, de temps en temps, avec force grimaces et soupirs, donner un sou à Helvetica, qui commence à se constituer un petit magot. Bien sûr, elle n'a pas encore l'équivalent de la pièce d'or ; mais comme elle est persévérante, elle ne désespère pas d'y arriver.

Seulement, Helvetica commence à se poser des questions, et les féministes avec elle ; elle a voulu dépenser quelques-uns de ses petits sous, mais on lui a dit qu'Helveticus avait déjà raflé toute la marchandise, et qu'il n'y avait plus rien à cause de la crise économique, et puis, qu'avait-elle à courir les rues au lieu de s'occuper de ses enfants ?

La parabole, espérons-le, est assez limpide : nos beaux droits tout neufs ne serviront à rien si nous n'avons pas la possibilité concrète de les exercer. Or, cette possibilité repose, d'une part, sur la refonte radicale de tout un appareil législatif tentaculairement discriminatoire (dans les domaines du droit de famille, de la maternité, de la prévoyance professionnelle, de l'AVS, etc.) auquel, malheureusement, toutes les féministes n'ont pas la cohérence de s'attaquer de front, certaines d'entre elles préférant se voiler la face devant les conséquences, notamment économiques, du projet politique auquel elles se disent pourtant acquiescentes ; d'autre part, sur une évolution des mentalités (en particulier, en ce qui concerne la responsabilisation des hommes dans les domaines de la famille et du bénévolat, sans laquelle l'accès des femmes aux secteurs « masculins » ne peut conduire qu'à l'impasse) — évolution dont il est superflu de déplorer encore une fois la lenteur.

Mais Helvetica va plus loin encore, car ce début d'émancipation lui donne des ailes. Elle se dit : admettons que je l'aie toute entière, ma pièce d'or, et que personne ne m'empêche de consommer à mon gré ma nouvelle liberté : que vais-je en faire, de cette liberté ? Vais-je continuer à prendre modèle sur Helveticus pour son utilisation ? Ou bien vais-je essayer de trouver autre chose ?

A ce stade, la dimension politique du féminisme devient beaucoup plus vaste et beaucoup plus complexe. Il ne s'agit plus seulement — entreprise indispensable et, répétons-le, encore loin d'être achevée — de prendre notre part du gâteau de la démocratie suisse ; il s'agit aussi d'inventer de nouvelles recettes d'humanité, et à notre tour de les offrir en partage, afin que la société dans laquelle nous vivons soit aussi vraiment la nôtre.

Il n'est pas trop tôt pour y penser, et l'argument selon lequel il faudrait d'abord réaliser intégralement l'égalité des droits est fallacieux ; si nous ne nous interrogeons pas, dès maintenant, sur le contenu de cette égalité, nous risquons fort de nous trouver engagées pour un bon bout de temps sur les mornes rails de la répétition — répétition d'une histoire qui n'en mérite pas tant.

Jacqueline Berenstein, Perle Bugnion-Secretan, Corinne Chaponnière, Simone Chapuis, Martine Grandjean, Silvia Lempen, Edwige Tendon

Je vois deux rôles aux organisations de femmes : promouvoir le féminisme de pointe, servir de laboratoire d'idées, d'une part, et diffuser, d'autre part, les thèses féministes fondamentales parmi les femmes non conscientisées. Ces deux rôles peuvent-ils être assumés par la même organisation ? Je ne sais, mais cela me paraît souhaitable, pour éviter à la fois l'enfermement dans une chapelle de convaincues, et la dissolution de l'idéal. (Silvia)

Sur le Vreneli pourtant, il y a une tête de femme... (Perle)



Je pense à la phrase de Righini : « Il est évident que n'ayant ni passé, ni, pour l'heure, de présent, je ne puis avoir que de l'avenir ». (Edwige)

L'équipe de « L'Agenda de la femme suisse » lutte contre l'inflation : l'agenda 83 plus petit (donc plus pratique) a plus de pages, et reste au même prix que l'an dernier ! Son thème : la solidarité au féminin.

N'oubliez pas qu'en commandant plusieurs agendas à la fois, vous faites sans bousculade vos cadeaux de Noël... en aidant la cause des femmes : il faut en profiter !



Bulletin de commande pour l'agenda 1983

Je commande agenda(s) 1983 Prix par exemplaire : Fr. 12.50.—

Nom Prénom

Rue

No postal Lieu

Signature Date

CCP 12-8074 Tél. 022-35 50 75

A renvoyer à : AGENDA — Case postale 9, 1223 COLOGNY